

1940 (été)

Iñaki MUJICA

Militant basque du PNV

Témoignage publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 27 (septembre 1984), p. 9 et 10.

L'auteur témoigne de l'un des événements les moins connus de l'histoire du camp de Gurs : l'internement à l'îlot C, pendant l'été 1940, de plusieurs centaines de Basques espagnols réfugiés en France depuis plusieurs mois. Considérés comme « indésirables » en raison de leur appartenance au Parti nationaliste Basque (PNV) [parti de type démocrate-chrétien, qui a toujours été modéré], ils sont enfermés au camp pour des raisons qui n'ont jamais été clairement élucidées.

" Fin avril 1940, début mai, éclata une campagne contre les réfugiés basques résidant dans le Pays Basque français. C'est pourquoi, lors de l'invasion de la France par les Nazis, les autorités françaises, pour éviter des ennuis avec l'extrême-droite française, se mirent à envoyer à Gurs les réfugiés basques habitant dans les Pyrénées Atlantiques (autrefois Basses Pyrénées).

Dans le groupe de Basques auquel j'appartenais et qui rejoignirent Gurs en mai 1940, il y avait un assez grand nombre d'employés ou, si l'on veut, de fonctionnaires du Gouvernement d'Euzkadi et des employés du P.N.V qui s'étaient occupés de placer plus de 5000 Basques dans les industries de la région et même du Port Autonome de Bordeaux. Leur tâche terminée et comme il n'y avait pas d'emploi pour eux, ils furent envoyés à Gurs.

Fin mai 1940, nous nous retrouvons quelque six cents internés dans l'un des quartiers que comprenait le camp de Gurs. Je crois qu'il y avait environ dix quartiers, désignés chacun par une lettre, A, B, C, D, ...

Notre quartier était fait de six baraquements plus un, plus petit, qui abritait l'infirmerie et les bureaux du camp. Il y avait aussi une cuisine dans un hangar. Le baraquement des réfugiés des Pyrénées Atlantiques comptait jusqu'à quelque 450 hommes de 18 à 75 ans ou plus et de toutes conditions sociales, riches ou pauvres.

La vie dans le camp était simple. N'étant pas astreints au travail, les internés se levaient vers sept heures et demie (ou avant s'ils le voulaient) Ils déjeunaient avec du café au lait et un morceau de pain. Ils faisaient la toilette et il y avait à cet effet une sorte de bassin de 10 mètres de large ou plus avec un certain nombre de robinets. Vers neuf heures, une équipe de 4 ou 5 hommes qui changeait toutes les semaines, commençait le ménage quotidien du baraquement (salle à manger, grande salle commune, dortoir). Pour ce faire, ils mettaient les paillasses sur le toit du baraquement (quand il faisait beau) et ils nettoyaient à fond tout le sol avec du "zotal". Grâce à ces précautions, il n'y eut jamais de problème de "bestioles".

Vers 12 heures, c'était l'heure du repas qui comprenait une soupe et un ragoût (de la viande avec des pommes de terre ou des lentilles, etc.). Bien

" que ce ne fut pas très recherché, c'était propre et bien cuisiné par l'un des réfugiés aidé de plusieurs garçons de cuisine. Le repas du soir ressemblait à celui du midi. Bien que frugal, c'était cependant suffisant.

Les baraquements étaient en bois, le sol et les murs. Comme notre séjour s'effectua aux mois de mai, juin, juillet, nous n'avons pas souvenir du chauffage. Mais à l'intérieur du baraquement il n'y avait aucun poêle ou quelque chose de semblable.

Comme dans chaque baraquement des groupes unis de 20, 30 amis ou plus s'étaient formés, on peut dire qu'on ne souffrait ni de la solitude ni d'ennui surtout s'il faisait beau. La situation de la France, en raison des nouvelles alarmantes qui nous parvenaient et de notre impuissance, constituait notre plus grande préoccupation. Le dimanche, l'abbé Aspiazu célébrait la messe à laquelle les réfugiés assistaient très nombreux. Sur le plan religieux nous étions assez bien soutenus.

Pendant notre séjour à Gurs, il n'existait qu'une seule commission, celle nommée dans chaque baraquement. Elle comprenait 3 ou 4 personnes. Elles étaient chargées de la bonne marche du baraquement et prenaient part aux réunions qui se tenaient au "haut commandement" et où elles discutaient sur les besoins du camp.

Le 23 juin 1940, un dimanche, les autorités françaises se virent débordées par les événements qui survenaient en France. Ainsi vers 11 heures du matin on apprit qu'un nombre assez important de gendarmes, en faction dans le camp, étaient partis pour ne pas se trouver en face des Allemands dont l'arrivée était annoncée pour le soir ou le lendemain. D'autres restèrent mais ouvrirent toutes les portes pour que ceux qui le voulaient, puissent s'en aller. Ce fut un jour terrible: un temps infernal et les gens affolés. Nos camarades de quartier se montrèrent assez raisonnables et il n'y eut pas de panique. Grâce à l'aide de gens de l'extérieur qui avaient fait venir des autobus, on put évacuer ceux qui étaient les plus compromis, vers deux heures de l'après-midi. Ils partirent directement à Saint-Jean de Luz où quelques-uns embarquèrent sur des bateaux anglais en direction de l'Angleterre. D'autres restèrent à Gurs faute de moyens de transport, avec la conviction qu'ils pourraient partir le lendemain, mais combien cruelle fut leur déception quand ils virent leur départ refusé. Dans notre quartier, environ 300 partirent... Eux-aussi s'embarquèrent, les uns à Saint-Jean de Luz, et les autres partirent pour Marseille où ils pensaient embarquer pour l'Afrique ou un autre pays.

Pour ceux qui restèrent au camp, la vie antérieure continua mais plus triste. Vers midi, le lundi, les premières motos des Allemands arrivèrent. On les vit de loin et notre inquiétude grandit. La semaine suivante commencèrent à arriver des groupes de Juifs français qui occupèrent les baraquements vides. C'était un spectacle assez déprimant. Comme il ne nous restait qu'un biais pour sortir du camp, nous le retenons. Il s'agissait de demander aux autorités françaises le rapatriement en Espagne. Beaucoup de gens firent la démarche: c'était pour la plupart la voie du salut mais une fois sortis, ils oublièrent de prendre le chemin de la frontière et de la franchir. Ils retournaient dans leur ancienne résidence où l'obtention de nouveaux papiers d'identité devait la difficulté majeure. Mais il n'y eut pas, du moins à ma connaissance, des difficultés pour obtenir la carte de séjour."

Iñaki MUJICA